

# LA SEMENCE DU FEU

FRANÇOIS LALLIER



## MONTAGNE

Blanche apparue, précédée de son double sombre  
Un pli qui la rappelle au seuil d'apparaître  
Et quand l'éther plus uni les rassemble  
Trace de la puissance déchirante  
Dans la seconde lumière, de l'éveil

Ô dans l'éveil, pure de tout langage  
Est-ce toi qui m'enlève le souffle  
Et pourtant me force à parler ?

Tu t'élances, tu sautes l'air  
Tu bondis, tu voltes, tu plonges, tu remontes  
Tu tends vers, tu entes l'aile  
Tu sailles, tu longes, tu brandis  
Tu tires, tu brasses, tu démesures  
Tu projettes, tu vides, tu pierres le ciel, tu surregardes  
Tu déracines l'ici, tu espaces, tu vertiges  
Tu neiges le temps  
Tu arches la terre  
Tu ancras les racines au tirant du vide souverain

## MASQUE DE L'ÂME

Comme une flamme transparait  
Comme un souffle dans le feuillage  
Comme au cœur vide de la rose  
Se tient la source du visible  
Le divers simulant l'oubli de l'un  
Pour que naisse dans l'herbe ton visage

Comme passe une femme éternelle sous un voile  
Et son corps abonde en souffles  
En cris mystérieux  
Entre le bleu du ciel et le feuillage  
Comme un beau masque de l'âme  
Sur la matière

Patiente pluie, ô semence du feu  
Qui fait halte entre le très-haut et le très-bas  
Feuilles de l'arbre bruissant  
Pour personne en ses branches grandissantes  
Faut-il à leur éclat un plus violent silence  
Sous le nuage noir mais qui éclaire  
L'ombre où fuit le libre amour  
Détournant son regard vers le ciel qui bouge

Routes qui se recourent dans l'orage  
Rivière immobile qui nous emporte  
Par des ponts coupés et des moulins vides  
Ou l'ensauvagement nocturne quand le soir  
Recouvre à pas de loup les cris d'enfant dans la prairie.

## LE VOILE DU SOMMEIL

Velours, ombrage d'air et d'arbres déployant  
A force de la ressemblance de la nuit  
Une informe couleur au cœur de ton enfance,

Un affleurement de la terre dans la nuit  
Pour que son dieu léger penche vers toi le feuillage  
D'un souffle vivant et sans rêve.

Les lignes de ton visage en moi reformées  
Agrandissant de leur beauté le voile  
Que mon vouloir était de devenir

J'entends chanter dans le mien disparu  
Ta respiration comme un néant  
D'où remonterait la lumière

## VILLE

La tardive lumière  
Les taches et les rayons du soir  
A travers un grillage,  
Les jeux d'enfants

L'or d'une jupe  
L'incarnat et le blond illuminé des chevelures  
Une projection de lumière  
Rayée d'ombres  
A travers les espaces les bornes les trous du temps

Combien je les voudrais saisir par une image  
A cause de leur fuite ainsi qu'une eau s'écoule,  
Ailleurs une source infinie

Ô disparition en vain  
Et dans la gorge serrée la plus fine saveur  
D'une eau dont je ne puis savoir  
Si elle surgit ou si elle disparaît  
Du regard d'anges joueurs innocents de notre passage

## MANDALA DE L'ESPRIT DÉVORANT

1

Quadratures d'espaces, couleurs circulaires de haut  
Moi comme un astre obscur en l'infini  
D'un songe rapportant au corps écartelé sa délivrance  
Nageur d'esprit qui invente la peur  
Par le reflux d'un voile sombre au fond du paysage  
Roulé au giron lumineux  
Des rives de matière

Surgie de l'eau l'ombre dévoratrice  
La part sanglante offerte à l'infini,  
Est-ce démon qui n'a d'esprit que tout changer en son métal  
Ou l'anonyme maître intérieur à soi  
Dont la disparition laisse plus creuse l'âme,  
Plus transparente la paroi qui la sépare du feuillage et des étoiles ?

2

Source béante et profonde sueur  
Où rejoint le non-né des espaces noirs  
Te prendre me saisit, boire sans la comprendre  
L'eau insaisissable qui affleure sur tes bords,  
Et entré en toi par la porte du songe  
Voir la lumière qui grandit  
A la jointure de deux mondes

Donner au dévorant la nuit sans fin,  
Le creusement de la force amoureuse de la matière  
L'aveu de son déchirement, la mort  
Qui contemple une forme pure,  
Boire l'eau noir de la naissance  
Et rester dans la grâce obscure de la chair  
Enclose avec le verbe,  
Et l'hoir de la vue neuve  
Et l'hostie du regard éternel

## LE VAISSEAU DE VERRE

Des parois courbes s'élèvent, transparentes  
A travers on verrait  
S'il était une image de ce rêve du temps  
Le pays aux sombres couleurs, aux terre profondes  
Toute l'allégorie d'ici qui parle et se tait dans l'instant

Un feu invisible dans l'air  
Les fait longtemps grandir  
Jusqu'à ce qu'elles se brisent  
Sous l'excès de la transparence  
Et la chaleur qu'elle a permise  
Sans autre fin que s'accroître, d'étendre  
Sa borne à l'horizon de tout,  
Et qu'il ne reste rien du vaisseau de verre.

## LA ROSE DE CHAIR

1

Toi qui fais sourdre dans l'ombre  
La voix profonde  
Ce soleil qui t'enflamme en toi  
Ta vie première

Et ainsi l'aveugle naissance  
Où tu voyais un soleil  
Jaillir de la nuit en pluie éclatante de lumière

2

La rose, le miroir de ton visage qui rassemble  
Et comme la chair t'appartient  
Tu montres l'heure présente comme une grande image

Et si un nom s'interpose  
Entre le miroir et l'accomplissement :  
La nuit de ton visage illuminé  
Le sourire qui filtre par ta bouche, tes yeux,

Puis son cri et comme il dure  
A le garder pour l'offrir  
A ce qui d'un autre le comble  
Du fond d'une houle de nuit

## SOIE

Soie comme une rive  
Les doigts l'éprouvant en aveugle  
Et tachés de reflets

Antre serré qui s'ouvre avec des soupirs  
Jusqu'aux racines des lombes, des yeux  
Si détournés d'abord dans les ténèbres.

## CAUSE DES LÈVRES

Déhiscence rouge  
Passage  
Matière d'ombre jaillissant  
Dans l'évidence qui rattache  
La bouche à d'autres lieux  
A une chevelure  
Aux ondes de flamme du regard

## NUIT

Nous nous sommes rejoints  
Dans la nuit qui n'a pas de nom  
Antre sombre en sa lettre double que le partage éclaire  
Serrant aux plis de sa douceur  
La forme du sans-forme et l'appelant  
Aux lèvres en guise de nom.

Et plongée dans le sans-mesure qui m'entoure,  
Qu'elle monte en aveugle sur socle intérieur  
Vers la gorge gardant l'image de son désir  
Pour qu'elle soit dissoute dans le fleuve  
Avec un cri, de la seconde mort,

Que tu aimais aussi  
Sur la rive de chair au bord de l'ombre  
Ta main dans la lumière puisant  
Sur l'étendue qui se dilate des ténèbres  
Le heurts diamantés, l'eau sourde de l'étoile.

## SUR UN CHANT DE SANDSTRÖM

Aurait brillé le sourire d'argent  
Qui descend de la fente des yeux dans le cœur  
Mais c'est quand tout est noir qu'auraient brillé  
Le sourire d'argent et la fente des yeux  
Et le chaud abîme du cœur.

## VOIX, COULEUR, REGARD

La voix se garde avec le signe  
Où s'aveugle l'image, face absente  
Du réel que je sais autant qu'il se dérobe  
Apparaissant au bord du cercle de nuit  
Qui entoure le peu d'espace où je regarde

Et avertit mon cœur  
De la nuit toujours là dans le visible nu,  
Le bord de cette absence bleue où il se perd  
Et qui m'attache là comme un regard  
Oublié sur mon corps :

Bleu choisi pour le plus profond,  
Comme impossible signe du passage  
Sur l'autre face, la matrice de la nuit,  
D'aucune forme, mais de moi la pure perte  
En l'avenir d'une mort dévorante  
Par l'Autre qui n'est pas.

Mais sur lui un chemin de taches claires  
Croix déchirée de jeune et de blanc  
Prononce le vrai chant d'oubli et signe  
L'offrande de ce bleu à l'à-jamais perdu de nos regards.

## LE JARDIN DE L'ABÎME

Jamais plus qu'aujourd'hui ne s'est ouverte  
Terre d'un voyage dans la mémoire  
Future comme est la nuit et l'avancée des jours  
Tout souvenir et tout oubli,  
Sur cette scène  
D'une falaise au pied d'un fleuve noyé d'arbres.

Je suis celui qui voit le fleuve du haut de la falaise,  
Et celui qui du fleuve voit le haut de la falaise  
Et tous deux presque le fond de la rivière, obscur,

Sur la très mince terrasse entre l'heure  
Où n'être pas appelle à être et tout l'espoir  
De ce qui fait défaut d'abord s'érige  
Avant même de revêtir ton apparence la plus tendre  
Ô cœur aimé, ô toi le plus semblable à ce qui manque,

Et l'heure où reviendra  
Me saisir de sa douce et déchirante main  
Le non-lieu du temps,  
Ce retour éternel qui est le vrai miroir des âges en l'aujourd'hui  
Et que ma main dévote même desséchée  
Agite encore comme le timbre et la flamme

Là où soufflent les parfums d'anciennes images  
Parce qu'elles sont nées ici  
Entre le manque et la disparition  
Sur cette terrasse au jardin de l'abîme  
Où chaque fois nous habitons ensemble pour toujours.

## LE VÊTEMENT D'ÉCRITURE

Or nombreux des heures exfolié dans son reflet, frontière sans sujet et sans mots, qu'est-ce que la franchir, ingénuité aux plis telluriques de la lumière, traces d'impossible bleu électrique en sa nuit pareille aux graphes du rêve ?

Une lettre m'habite qui décline la vie à l'envers du nom et la ranime en lui, revenant telle que jamais encore s'ajouter à soi, arches renversées des seins, bataille des yeux, nourrissante et parlante couleur, au pas un instant ici arrêté :

*Et le ciel m'est un seul vêtement d'écriture  
En ce froid où j'avance immobile  
Le regard saisi par les nuées roses du matin  
Après d'autres écrites dans la nuit brève.*